

l'essor

n°3 - juin 2006 - paraît 6 fois par année

Editorial

Brisons les murs, jetons des ponts !

Les Chinois ont construit leur Grande Muraille pour se préserver des invasions mongoles; aujourd'hui, les envahisseurs sont de paisibles touristes. Les Soviétiques ont élevé le Mur de Berlin pour empêcher les Allemands de l'Est d'échapper à leur pesante domination; aujourd'hui, les pierres de cette fortification servent de témoignage aux uns et de souvenir aux autres.

Les murs ont pour fonction de séparer et d'isoler. Ils suscitent des sentiments de rejet, voire de haine. C'est pourquoi, il faut briser ceux qui existent et dénoncer ceux qui s'érigent. Parmi les constructions en cours, il en est deux dont les desseins et les dimensions méritent une condamnation sans appel. La première est le mur dont les Israéliens ceinturent leur territoire sous prétexte de se prémunir contre les attaques des kamikazes palestiniens. La seconde est la barrière de sécuri-

té de 600 kilomètres que les Etats-Unis vont construire le long du Rio Grande pour se protéger de l'invasion de nouveaux immigrants mexicains.

Si tous les murs qui séparent les humains sont stupides, ceux-ci le sont tout particulièrement. Tout d'abord parce qu'ils vont exacerber les passions, accroître les tensions, augmenter l'incompréhension entre les dominants et les dominés. Ensuite parce qu'ils coûteront des milliards de francs et qu'il serait beaucoup plus utile de consacrer cet argent à des projets de développement, sources d'apaisement des conflits et de rapprochement entre les peuples.

Osons rêver un instant! Et si on remplaçait les murs par des ponts? Parmi cent bonnes raisons, contentons-nous d'en citer trois: 1) les ponts peuvent être de véritables œuvres d'art, à l'image du Golden Gate à San Francisco ou du viaduc de Millau; 2) ils permettent de franchir des obstacles dus aux caprices de la nature; 3) ils ont pour vocation de réduire les frontières qui séparent les hommes.

S'il faut jeter des ponts au-dessus des fleuves et des vallées, il faut aussi en jeter symboliquement autour de nous. Lorsqu'ils s'appuient sur les deux solides piliers que sont l'âme et le cœur, les ponts entre les humains servent la cause d'une humanité plus juste et plus fraternelle. Notre ami Philippe Moser de La Chaux-de-Fonds, qui vient de disparaître à l'âge de 72 ans, a consacré toute sa vie à ce noble idéal. Il était pédagogue, croyant, pacifiste et toujours disponibles pour aider ceux qui avaient besoin de lui. Mais il était aussi poète et nous rendons hommage à ce fidèle collaborateur et lecteur de *l'Essor* en publiant un de ses poèmes (tiré du recueil «*Ciels mêlés*») qui est en parfaite symbiose avec le thème de cet éditorial.

Rémy Cosandey

UN POÈME DE PHILIPPE MOSER

*Entre tant de sommets séparés par le vide;
Entre tous les humains vivant isolément,
Il faut jeter toujours des ponts d'enfantement
Pour unir et forger les jougs d'aubes limpides...*

*Dans l'enfant d'aujourd'hui, bat le cœur de l'adulte
Qui fournira demain le sang de l'avenir;
Dans l'homme déjà mûr, la flamme va finir,
Mais le feu se poursuit quand l'espérance exulte.*

*Il faut jeter encor les ponts vers le progrès,
Il faut garder les yeux purs de toute souillure
Et vivre pour laisser, lorsque viendra l'arrêt,*

*Un monde en devenir, un chemin bien tracé
Sur lequel marcheront, sans craindre l'aventure,
Nos élèves d'hier pour nous y dépasser.*

La cause de la paix

Climat de paix et valeurs humaines



Les valeurs éthiques ou morales sont celles qui nous édictent une conduite qui respecte les autres humains et ne leur portent pas tort.

Aujourd'hui, les valeurs morales sont celles plutôt ressenties comme édictées par une religion ou culture, les valeurs éthiques venant plus d'un choix personnel ou de groupe (bioéthique, éthique d'une entreprise).

La notion du respect n'est plus ce qu'elle était. Elle reste abstraite ou impersonnelle, notamment pour les enfants. Pour certains, respecter une personne veut dire respecter son intégrité physique, pour d'autres, ressentir de l'estime. L'observation de notre entourage et de nos politiques montre que le respect d'une personne ne va pas jusqu'à respecter son être.

Ces trois acceptions du respect sont pourtant essentielles, voire insuffisantes. Pour des relations de paix, il faut aussi *créer du lien*. Si le respect se limite à la tolérance, en ignorant l'autre, il n'y a pas de lien, et même, il y a négation du lien. Pour l'autre, ce manque de respect de son être est une terrible violence.

Pour ces raisons, l'Association Graines de Paix mise sur les *valeurs «humaines»*: créer du lien pour vivre son humanité. Dépasser la notion du respect pour aussi *apprécier* l'autre. Les valeurs humaines sont plus faciles à transmettre: enfants comme adultes se sentent concernés car ils désirent que les autres soient «humains» avec eux.

On construit une culture humaniste en créant du lien. Encore faut-il que l'autre le veuille aussi. Dans ce monde pluriculturel, un moyen est de rechercher ensemble des valeurs communes: des valeurs humaines à partager au-delà des différences. Ces idées sont à la base de la Charte de Graines de Paix, à visiter sur www.graines-de-paix.org/fr/graines_de_paix/charte_de_valeurs.

Delia Mamon,
Association Graines de Paix

La pratique de la solidarité

Rien sans le secours des autres



«C'est la vie, elle est préférable avec ses blessures et ses douleurs, aux noires ténèbres du dégoût, au poison du mépris, au néant de l'abdication, à cette mort du cœur qu'est l'indifférence». (Honoré de Balzac)

L'indifférence, l'individualisme, voilà une attitude de l'esprit qui pousse les êtres à se replier sur eux-mêmes, à refuser le partage, à craindre le contact de ses semblables. On ne peut pas se sortir de toutes les situations que la vie impose, sans le secours des autres. Il faut la présence d'êtres aimés, de voisins, même d'inconnus pour briser la chape de plomb qui pèse sur nous lorsque le destin nous jette la souffrance en pleine figure. Cela s'appelle la solidarité. Partager sa douleur avec des proches, lire dans le regard de ses amis toute la compassion que l'on espère inconsciemment lorsque le malheur s'abat sur nous, mais aussi aider les autres à vivre chaque jour avec la joie au cœur quand l'existence nous réserve des heures de bonheur, se souvenir du mot fraternité.

L'époque dans laquelle nous vivons n'a plus rien de ces élans fraternels dans lesquels baignaient les anciens qui n'hésitaient jamais à prendre en charge plus déshérités qu'eux. Que l'on pense à Henri Dunant, le fondateur de la Croix Rouge. Sans l'esprit de solidarité il ne se serait pas tourné vers la souffrance de son prochain. Bien sûr notre société est âpre, impitoyable, tournée vers le profit, mais à l'intérieur de nous, au plus profond de nos pensées, ne reste-t-il pas une place pour un sentiment d'humanité, une nécessité de communication, une réelle envie de solidarité? Notre soi-disant complète indépendance des autres est une illusion qui peut nous rejeter dans la solitude de l'âme.

Mousse Boulanger

Le respect de la vie

L'ADER au Salon du livre



L'Association pour un développement des énergies renouvelables était bien présente au

Salon du livre à Genève en avril dernier. On pouvait y glaner de bonnes nouvelles (enfin), telles que le taux de croissance «affolant» du marché de l'électricité verte ou les 36% de croissance mondiale, ces 6 dernières années, de l'énergie photovoltaïque. On pouvait également s'informer sur le GNC (gaz naturel carburant) dont le réseau se construit rapidement, bénéficier de conseils pour construire sa maison en «minergie» avec panneaux solaires, sonde géothermique, etc. Un stand réconfortant et bien visité. / YHF

L'ouverture à la créativité

A nous d'ouvrir les yeux



La créativité? Un mot récent, apparu dans notre langue en 1946 seulement d'après le dictionnaire Robert, et qui, pourtant, accompagne toute l'évolution humaine.

Cette créativité, il n'est qu'à aller admirer la dernière exposition à l'Hôtel de Ville d'Yverdon-les-Bains de 19 artistes, tous Yverdonnois, pour en être convaincu. Là, céramique délicate, variations humoristiques sur la boîte à lait transformée en vache noire et blanche («la tétravache»), sculptures, tableaux, masques, tout est signe d'une créativité débordante, d'un foisonnement d'idées, d'une audace confiante qui nous réconcilie avec nos semblables.

Entrez aussi dans une boulangerie et vous serez émerveillés par ces pains ronds ou longs, blancs ou bis, aux olives, aux noix, aux cinq céréales, au soja, au sésame et j'en passe. La créativité au quotidien! A nous d'ouvrir les yeux pour la découvrir.

Yvette Humbert Fink

Créativité, un mot qui fait avancer le monde

Quel est le sens premier qui nous vient à l'esprit lorsque le terme de «créativité» est lu ou prononcé? Sa définition même est à remettre sur le métier. Ses sources, la création, le Créateur, nous poussent déjà à nous positionner sur ces notions et à installer nos fils de trame sur cette base. Doit-on la comprendre comme pure inventivité, tirée du néant et propulsée dans un esprit humain plus ou moins inspiré, ou alors simplement comme de l'originalité, nouvelle formule d'une donnée préexistante? Vaste terrain de prospection que nous laisserons librement ouvert à toute interprétation.

Le premier sens, que peu de gens s'engagent à contester, l'est dans un domaine privilégié par excellence: la créativité artistique. Pour certains, elle s'exprime dans l'art contemporain exclusivement, pour d'autres avec Mozart, Michel-Ange, l'antiquité gréco-romaine, les arts premiers, ou alors dans les derniers clips, pubs, jeux et la nouvelle forme des chips... L'éventail est large, les possibilités de cocktails infinies et vivement encouragées par l'économie.

Les autres sens naissent de centres d'intérêts, de passions plus personnelles, depuis la façon d'organiser son jardin, construire des maisons, pratiquer son activité professionnelle, organiser sa vie et son rapport au monde. Les grands cuisiniers parlent de créativité dans leurs recettes, d'autres en font preuve en proposant une méthode économique alternative, une autre façon de lutter contre l'injustice et la pauvreté, d'approcher ses semblables et les faire vivre ensemble...

Aussi dans ce forum avons-nous pris le parti de l'accepter dans son sens le plus large, parfois inattendu mais jamais anodin, le forum du prochain numéro de *l'Essor* se concentrant sur sa dimension artistique.

Edith Samba

La créativité naît de la rencontre

Est-ce possible de faire preuve de créativité quand on sert une institution porteuse d'une tradition bimillénaire? A première vue, non, si on attend d'elle la pure répétition de ce qui a déjà été dit. Et pourtant... cette institution, paradoxalement témoin de l'éternel, suscite des attentes et révèle des besoins importants, principalement dans le domaine de l'écoute inconditionnelle. Dans un monde où tout semble permis, en fait, c'est un grand isolement qui a pris la place d'une communauté naïvement imposée.

Dans le domaine qui me concerne, l'aumônerie des étudiants, la créativité me semble résider non dans une

forme d'art ou de création de produits, mais dans la confrontation humaniste avec ceux et celles que je rencontre. Je découvre que la créativité naît de la rencontre, de la capacité de s'exposer à des personnes, à des opinions et à des situations inattendues, qui pourraient au premier abord paraître incongrues. J'ai le sentiment de faire preuve de créativité sans le savoir à l'avance, sans l'avoir voulu et sans y avoir réfléchi préalablement.

Rencontrer un étudiant venant d'un pays dictatorial et imaginer comment il pourra rentrer chez lui en créant un réseau national et international de protections. Pratiquer de longues conversations depuis plus de trois ans par messagerie électronique avec un étudiant gothique. Ecouter attentivement et sans jugement un apprenti qui a envie de planter une épée dans le ventre de son beau-père et lui dire: «Avant de le faire, envoie-moi un SMS!»

Ces situations m'ont mis en demeure de me dire: qu'est-ce qu'il y a de pertinent dans ce que je représente, qu'est-ce que je peux apporter de neuf, de surprenant parfois pour dé-

bloquer une situation ou tout simplement créer une relation féconde?

Dans ma situation, la créativité s'apparente à une acceptation inconditionnelle de mon interlocuteur, puis à un choc dû à la confrontation de traditions et d'opinions différentes, parfois étranges. Non pour juger, mais pour comprendre, non pour convaincre, mais pour saisir, non pour parler, mais pour écouter d'abord, non pour prêcher, mais pour réviser, si besoin est, ma propre appréhension des personnes et des choses.

Depuis que je suis engagé dans cette démarche, paradoxalement, je n'ai rien perdu de mon identité. Au contraire, je crois qu'elle s'est élaguée, affinée, dans la recherche de pistes de solutions pour l'avenir, le mien comme celui de mon vis-à-vis.

Ne jamais croire qu'une situation soit perdue ou qu'une personne ne soit pas digne qu'on s'intéresse à elle comme à son destin... Une nouvelle manière d'être créatif, pour créer, en partenariat, des instants de vie déterminants.

Jean-Jacques Beljean

«De toutes les écoles de la patience et de la lucidité, la création est la plus efficace. Elle est aussi le bouleversant témoignage de la seule dignité de l'homme: la révolte tenace contre sa condition, la persévérance dans un effort tenu pour stérile».

Albert Camus

La femme enceinte et la politique

La créativité n'a pas bonne presse dans l'univers politique. On lui préfère l'affrontement des idées, le travail d'argumentation et de positionnement, la discussion stratégique. Ce sont, dans ce cas, les neurones du cerveau gauche qui sont mobilisés. Mais nous possédons, dans notre cerveau droit, des neurones qui nous ouvrent à d'autres univers: notamment l'intuition et la créativité. Et au cœur de certains mouvements politiques alternatifs, l'idée de penser l'action politique autrement que par la seule rationalité semble faire son chemin.

J'ai assisté récemment à un séminaire consacré à l'économie solidaire. Les organisateurs avaient eu l'idée d'inviter des clowns qui avaient pour mandat d'interrompre quand ils le voulaient les orateurs en train de débattre. Surgissait alors, dans cet espace de réflexion collective, un souffle rafraichissant, une sensation de légèreté qui nous reliait les uns aux autres par le rire et propulsait les propos des orateurs vers une sorte d'optimisme fort bien venu.

«La créativité de l'être humain est utile à son corps et à son esprit, elle est sans cesse à la recherche de la beauté, celle insaisissable de sa vie, celle d'une œuvre en reflet de la création».

M.B.

Comme chargé d'enseignement à la HETS de Genève (formation des travailleurs sociaux), j'ai, depuis deux ans, noué une fructueuse relation avec un artiste plasticien, Paul Jenni. Dans l'organisation d'un module consacré à la compréhension et la pratique du partenariat au sein d'une équipe de professionnels ou entre plusieurs institutions d'un même quartier, nous avons introduit une séquence créative en trois étapes. Les 22 étudiants du groupe sont placés dans la situation d'imaginer l'aménagement d'une place publique au cœur de la ville, où chaque habitant, quel que soit son âge,



son statut, son origine ou ses centres d'intérêt, puisse trouver sa place et nouer des liens avec les autres. Chaque étudiant a devant lui un volume de terre glaise et quelques instruments pour imaginer, en les façonnant avec ses mains, les infrastructures, puis les personnages qui vont constituer cette place puis s'y installer. Dans une troisième étape, l'animateur propose aux créateurs des personnages de les faire parler dans un dialogue imaginaire. L'exercice complet dure trois fois une heure et demie, la journée étant coupée par un repas confectionné par les étudiants et pris en commun.

Or que peut-on observer d'un tel processus de formation? D'abord l'incroyable faculté de ces étudiants, non habitués à travailler la terre, à inventer des formes physiques et humaines d'une étonnante originalité et d'une facture très élaborée: rampe de skate, fontaine, ruisseaux, arbre à palabre, temple bouddhique, que viennent progressivement peupler des êtres étranges et joyeux: punks aux chevelures extravagantes, skaters en position de recherche de vitesse, amoureux enlacés sur un banc, musiciens venus d'ailleurs. Dans les conversations imaginaires, les âges se confondent, l'intimité dialogue avec l'universel, la tolérance ne craint pas l'incise verbale. Dans la salle, l'atmosphère est au

rire, à l'étonnement, à la tendresse, à ce sentiment, nouveau disent certains, d'avoir vécu la différence comme complémentarité, l'affirmation de soi sans peur du jugement de l'autre, d'avoir ressenti, dans son corps et son esprit, la solidarité concrète de l'œuvre commune. Le partenariat est devenu à la fois un concept clair et une empreinte symbolique, ces deux apprentissages servant de référentiel de base pour la suite d'un cours qui s'étale sur un mois, deux jours par semaine.

«Il est des œuvres qui nous obligent à voir un monde que nous préférons ignorer; mais aussi à voir en nous, à découvrir nos propres abîmes, nos tentations et nos abus».

Yves Bonnefoy

Et la femme enceinte dans cette aventure? Elle fut cette année, qui sait pourquoi, le personnage emblématique de la place publique imaginée par les étudiants. J'y ai vu, quant à moi, le signe que le monde politique de demain sera la création des femmes et aura l'audace de devenir un monde fertile pour tous et pour chacun.

Alain Simonin

A Bâle, une mobilisation de la base contre la pauvreté et l'exclusion

La «Conférence de base sur la pauvreté» s'est créée en octobre 2003. Depuis cette date, des gens touchant l'AI ou l'AVS, des «working poor», des jeunes sans emploi, des chômeurs se réunissent régulièrement afin de lutter pour leurs moyens d'existence.

Depuis le premier «Tribunal de la pauvreté» bâlois qui s'est tenu en janvier 2004, les personnes concernées revendiquent activement leur droit de regard sur les décisions politiques dans le domaine des affaires sociales. Ils expriment leurs critiques face aux dysfonctionnements du système social, à des projets de lois auprès des autorités respectives ou dans les procédures de consultation.

Face aux contraintes, aux représailles de plus en plus dures et à la marginalisation croissante, c'est le manque flagrant d'un véritable lobby et d'un soutien significatif qui oblige les personnes concernées à monter ainsi sur la scène politique pour y défendre leurs intérêts. C'est pourquoi, en octobre 2004, la «Conférence sur la pauvreté» a participé aux élections cantonales, ce qui nous a donné une certaine notoriété.

Après cette échéance, c'étaient les nouvelles normes CSIAS (Conférence suisse des institutions d'action sociale) régissant le calcul de l'aide sociale qui étaient au centre de nos activités, avec la rédaction d'une réponse à la procédure de consultation, des lettres et actions contestant non seulement les diminutions de l'aide sociale mais aussi les mesures de contraintes qu'elles contiennent, notamment du travail forcé. Entre-temps, ces nouvelles normes sont entrées en vigueur dans la grande majorité des cantons. Mais à Bâle, l'introduction ne s'est pas déroulée sans que les personnes touchant l'aide sociale ne se soient fait entendre. Nous les avons encouragées à déposer un recours con-

tre la diminution de leur aide sociale. Parallèlement, ensemble avec d'autres organisations et syndicats, nous avons déposé une plainte d'ordre public dans la même affaire. La Cour de justice fédérale n'a pas encore pris sa décision.

«Il existe une forme bien plus grande que l'intelligence. Il s'agit de l'imagination».

Albert Einstein

Un deuxième axe d'intervention est la 5e révision de l'AI qui, actuellement, est débattue aux Chambres fédérales. Nous nous opposons non seulement aux coupes massives prévues dans les rentes déjà attribuées mais aussi aux restrictions quant à l'accès aux rentes qui frappent surtout les personnes avec des maladies progressives, tel le cancer ou la sclérose en plaques. Nous devons aussi constater que les personnes ayant subi un traumatisme cérébro-cervical ou souffrant de maladie psychique ne recevront que tardivement une rente ou en seront exclues. A côté de ces détériorations massives, la révision ne prévoit aucune amélioration substantielle. La «Conférence sur la pauvreté» espère donc qu'un référendum soit lancé et soutenu par d'autres associations.

Par ailleurs, nous avons lancé un lieu de rencontre mensuelle où les personnes concernées par la pauvreté peuvent se réunir devant une tasse de café et un gâteau pour échanger leurs expériences et faire connaissance avec d'autres personnes dans des situations similaires. Si cette initiative rencontre un bon succès, elle sera poursuivie en automne. Parallèlement, un comité de militants se réunit une fois par mois pour s'occuper des affaires en cours.

Une autre de nos activités consiste

à organiser des assemblées dédiées à des thématiques spécifiques. Début mai s'est tenu le deuxième «Tribunal sur la pauvreté» sur le thème d'un revenu cantonal de base où différents chercheurs, mais aussi des représentants de partis politiques et du service administratif concerné, ont été confrontés à cette revendication. Le débat a cependant montré que les critères pour un tel revenu de base sont loin d'être clairs ou acquis – même parmi les gens concernés – et que le risque d'une introduction au rabais, instrumentalisée par la droite politique et les défenseurs inconditionnels de la loi du marché est imminent.

Si la mobilisation des personnes marginalisées et frappées de pauvreté répond à un besoin urgent, la réussite de cette mobilisation n'est pas pour autant garantie. Il reste à voir si ce sont les tendances existantes à l'intégration consensuelle des voix des concernés dans les procédures administratives et les processus électoraux qui prendront finalement le dessus. Ou s'il sera nécessaire que cette mobilisation de la base développe une dynamique de contestation radicale des soi-disant contraintes financières et systémiques, pour imposer une nouvelle répartition du travail rémunéré, des richesses et des ressources de cette société.

Urs Diethelm
Membre de la Conférence
de la pauvreté

La créativité du mouvement altermondialiste

Telle la langue d'Esopé, la créativité est la meilleure ou la pire des choses... Commençons par la pire.

Créativité, clament les apologistes du «capitalisme réellement existant». Au nom de la créativité du marché, il faut privatiser tout ce qui peut l'être: la poste, les télécommunications, l'eau, et demain les CFF – comme en Grande-Bretagne Thatcher-blairiste! A laquelle nous devons la formule forgée par la baronne Margaret Thatcher, ex-premier ministre: TINA, «there is no alternative» (il n'y a pas d'alternative).

Heureusement, il existe une autre créativité: par exemple, celle des citoyens vénézuéliens qui, le 14 avril 2002, remirent au pouvoir leur président légitime, Hugo Chávez, renversé trois jours plus tôt (selon la recette «made in USA» utilisée en 1973

contre le gouvernement de Salvador Allende, au Chili). Ou celle des Boliviens qui viennent d'élire Evo Morales à la présidence, après des années de lutte contre la privatisation de l'eau, du gaz et des ressources minières...

Depuis la fin du siècle précédent, le mouvement altermondialiste a su faire preuve de créativité en rejetant l'ordre «de ce vieux monde où tout s'achète» (formule émanant de la créativité du regretté chanteur vaudois Gilles). La créativité du Forum social mondial est certainement supérieure à celle du Forum économique de Davos (sous bonne garde des policiers et militaires suisses!).

Dans ce canton, les précurseurs de la République neuchâteloise, en 1831 et en 1848, ont su faire preuve de créativité... en bousculant l'ordre

séculaire de l'aristocratie. L'époque, n'en déplaise à nos actuels gouvernants, n'était guère consensuelle, mais elle était très créative intellectuellement.

Méditons en conclusion la créativité d'un socialiste, qui ne fut jamais ministre, assassiné à la veille de la Première Guerre mondiale: «*Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques*» (Jean Jaurès, Discours au lycée d'Albi, 30 juillet 1903). Dans le pays où Christophe Blocher est ministre, ce rappel n'est pas inutile...

Hans-Peter Renk

Ecole de la rue Tolbiac

En ce début de matinée, les rayons du soleil percent timidement un ciel voilé. Progressivement, ils finiront par vaincre, mais le «combat est incertain»...

Il y a vingt-sept ans qu'Amoulyakar, qui signifie «Sans espoir», a créé l'école de la rue pour les enfants défavorisés des banlieues, pour communiquer «le savoir que nous savons». «*Pour chaque société, dit-il, l'éducation est le moyen par lequel elle prépare dans le cœur des enfants les conditions essentielles de sa propre existence. L'éducation est une spécialisation... de la jeune génération*».

Mais le chemin qu'il faut emprunter pour accéder au partage des connaissances est semé d'embûches. Amoulyakar habite à 40 km de Dakar et le bus quotidien est trop cher. Son école? Des cahutes faites de planches, un container sert de salles de classe.

Au-delà de l'anecdote et du pittoresque, il oppose au formalisme académique une soif de transmettre le savoir aux plus jeunes. On serait tenté

de croire que, de nos jours, peu de gens sont disposés à donner d'eux-mêmes, pour «faire quelque chose» en faveur de leurs semblables.

«*Perturbés par les bruits de la circulation et des sautes dans la concentration, le mot d'ordre reste: être inventif et...récréatif pour les quatorze enseignants bénévoles, américains, scandinaves, français, etc., confie-t-il de sa voix assurée; je ne veux pas qu'on leur vole leur enfance*».

«*L'argent est bien, mais l'homme est meilleur parce qu'il répond quand on l'appelle*».

Proverbe de l'Afrique de l'Ouest

Enseignants débordés, murs délabrés, mobilier usé, tableau râpé, manque de craies, manque de livres, manque de tout, la débrouille, les combines pour se nourrir, tenir le coup pour éviter l'exclusion, le vagabondage en ville, la déscolarisation quand le père est malade...

Malgré tout cela, les résultats sont encourageants et permettent de passer à la vitesse supérieure, même si le rôle de l'Etat reste auxiliaire, un substitut de ce qui est considéré comme privé et domestique.

«*Mon chemin ne pourrait être que celui-là: être au service des sans-droits*». Telle une hache, il renvoie à l'arbre sa violence. Il abordait les problèmes de l'éducation avec lucidité, souplesse et finesse et une authentique foi pédagogique. Homme de paix, créateur d'espoir! Pour lui, «la vie est à la joie toute la journée»- Ecole de la rue! Ecole dans la rue!

Ce n'est pas le haut lieu du savoir, mais cette dimension exceptionnelle donne un éclairage dans lequel s'inscrit la force de sa nature, son potentiel d'émotion et de réflexion, une conception de ce qui est et de ce qui vit.

Amoulyakar, le sans-espoir!
Amoulyakar, Dieudonné.

Abou Samba

Pour piloter une économie alternative, adoptons «la monnaie franche»

A chaque étape d'un processus qui se présente comme une cascade de causes à effets, le travail, la production, puis l'échange, l'usage de la monnaie est nécessaire. Mais la transaction entre travail/marchandises et monnaie est-elle équitable?

Il faut savoir que seules les demandes solvables apparaissent sur le marché. L'argent ne se trouvant pas en possession de ceux qui en auraient besoin, il est facilement détourné de sa fonction première et circule dans des créneaux spéculatifs. La quantité de monnaie mise en circulation est sous monopole des banques qui ne font que transcrire son caractère thésaurisateur au travers d'intérêts et intérêts composés qui alimentent les créanciers au détriment des débiteurs.

Comme emprunteur, l'Etat le répercute sur les impôts, les entreprises sur leurs produits et les particuliers passent à la caisse à tous les niveaux. L'évasion et les cadeaux fiscaux soustraient des ressources à l'Etat qui doit alors se refinancer par la dette publique. On reste sidéré devant l'aveuglement de nos «dirigeants» à vouloir résorber la dette par des économies. L'aberrante logique mathématique qui sous-tend le système ne pourrait être freinée que par une retenue morale. Ceci semble pourtant échapper non seulement à l'ensemble des peuples et de leurs représentants, mais aussi aux économistes et à leurs professeurs qui l'enseignent, occultant consciencieusement ses effets dévastateurs sur les sociétés.

Contrairement aux marchandises et au travail, l'argent a le privilège d'être sans coût de conservation et seul bien liquide par lequel on peut tout acheter, devenant ainsi un moyen de dominer le marché. En effet, son propriétaire peut exercer un chantage pour l'obtention d'un intérêt dit «fondamental» d'environ 5 %, sinon il s'abstient de tout acte économique, rompant ainsi la dynamique.

Peut-on atténuer ce pouvoir dominant de l'argent tout en le conservant comme moyen d'échange neutre? Dans son œuvre principale, «*L'ordre économique naturel*», parue en 1916 à Berlin et Berne sous le titre «*Die Natürliche Wirtschaftsordnung durch Freiland und Freigeld*», Silvio Gesell explique en détail que

si l'argent perd de sa «substance» au cours du temps, l'offre et la demande de capital s'équilibreraient par une circulation monétaire non perturbée par les taux d'intérêts. Ceux-ci imposant des obstacles à l'épanouissement complet d'un ordre économique né de la division du travail, ils encouragent l'argent à se déverser dans les caisses d'épargne, où il stagne jusqu'à ce qu'on l'en aspire à coups de nouveaux intérêts.

Cet ordre ne peut s'appeler naturel que dans la mesure où il s'adapte à la nature de l'homme. Il n'est donc pas question d'ordre spontané, d'une œuvre de la nature. Cet ordre naturel repose sur deux piliers: l'intérêt personnel et l'égalité des chances qui aboutissent ensemble à une «économie franche». Pour Gesell, le capitalisme comme le communisme, forme de «capitalisme d'Etat», ne sont que des étapes vers l'économie franche.

Les marchandises étant par nature périssables, le problème n'est pas leur infériorité sur l'argent mais la supériorité de l'argent sur elles. «*Si l'on veut que l'argent cesse de faire peser son joug sur les marchandises, il faut que, comme elles, il rouille, se gâte, se corrode, qu'il tombe malade et que lorsqu'il meurt, les frais d'enlèvement incombent au propriétaire*». Ainsi en faisant subir à l'argent une perte égale à celle que les marchandises subissent en magasin, elles seraient des équivalents parfaits.

Pour cela, il faut passer par l'impo-

sition de frais de conservation à la monnaie et ainsi la rendre «franche» ou «libre». Gesell estime en effet que la thésaurisation disparaît dès lors que le taux de «fonte» annuel atteint ce fameux 5%. Ce système particulier «d'inflation» ne se manifesterait pas sous la forme d'une hausse générale des prix, puisque la ponction prélevée sur la monnaie serait réinjectée dans les comptes de l'Etat. Par un système de tirage au sort du choix de billets à remplacer moyennant une taxe, plus personne n'aurait avantage à faire de la rétention d'argent.

Plusieurs applications d'un argent libre ont été tentées et réussies, à Schwanenkirchen en Bavière, à Wörgl dans le Tyrol, sur l'île de Norderney dans les années 30, faisant front à la crise économique de l'époque. Comme on peut s'en douter, les banques centrales ont fait interdire ces expériences. Après une période d'oubli, le début des années 80, avec la généralisation du chômage, la destruction de l'environnement et le surendettement international, voit naître un nouvel intérêt pour ce modèle d'économie alternative. Les LETS dans les pays anglophones, les groupes TALENT en Allemagne/Autriche/Suisse, les groupes SEL, les monnaies régionales en Argentine sont de modestes reprises du principe de la monnaie franche.

Si elle était généralisée, cette réforme du système monétaire, véritable révolution pour nos esprits formatés, serait une formidable thérapie régulatrice. Elle aiderait l'organisme social à résoudre de façon naturelle et progressive les multiples problèmes de crises aussi bien aux niveaux conjoncturel que structurel. Pour envisager cette conversion, peut-être qu'en fonctionnant déjà dans les systèmes alternatifs existants, chacun ferait l'apprentissage mental nécessaire pour appréhender sans peurs excessives un autre mode de fonctionnement!

Edith Samba

Louis Braille, créateur génial

Pour moi, la créativité, c'est... Vaste sujet en vérité qu'il n'est pas aisé de traiter en restant dans les généralités. Je me suis donc demandé ce qui, dans ma vie, m'avait paru refléter le mieux cette notion. La réponse n'a pas été longue à sauter à mon esprit: l'invention, par Louis Braille, de l'écriture en points saillants qui permet aux aveugles du monde entier d'accéder à la lecture et, partant, à la culture, constitue pour moi l'archétype même de la créativité. Sans Louis Braille, je ne serais pas en mesure de rédiger ces lignes car je n'aurais sans doute jamais été scolarisé.

Et pourtant, apparemment, rien ne prédestinait ce fils d'un boucher de la Brie à laisser son nom à la postérité et même à entrer au Panthéon. Louis Braille voit le jour à Coupvray, près de Meaux, en Seine-et-Marne, le 4 janvier 1809. Les outils dont son père se sert pour exercer son métier sont des jouets bien tentants pour le petit enfant. Alors âgé de 3 ans, le petit Louis se blesse un oeil avec un instrument tranchant. Bientôt, l'autre oeil est atteint par sympathie et le petit garçon perd totalement la vue. Comme il fait preuve d'une belle intelligence, ses parents l'envoient à l'école du village où il écoute les leçons

dispensées par un instituteur intelligent qui cherche à éveiller son esprit.

En 1819, Louis Braille est admis à l'Institut royal des jeunes aveugles fondé quelque 40 ans plus tôt par Valentin Haüy. Il s'agit de la seule école destinée aux aveugles à cette époque. Les enfants y apprennent à lire grâce à des caractères d'imprimerie gaufrés sur le papier. La lecture demeure toutefois lente et le matériel nécessaire pour imprimer est si volumineux et compliqué que les élèves ne peuvent écrire eux-mêmes.

Il convient de dire ici que ce n'est pas Louis Braille qui eut le premier l'idée d'utiliser des points et non plus des traits pour représenter des caractères. Cette idée appartient à Charles Barbier de la Serre qui met au point, peu avant 1820, une «sonographie» permettant aux militaires de correspondre pendant la nuit. Ce système représente des sons et non pas des lettres si bien qu'elle ne peut satisfaire à l'éducation des aveugles. Ayant assisté à une présentation de ce procédé, Louis Braille n'a de cesse de l'améliorer et d'en faire, dès 1825, un véritable alphabet qui porte, aujourd'hui encore, son nom. Alors que Barbier

avait imaginé un système basé sur 12 points, Louis Braille le réduit à 6, ce qui permet d'obtenir des caractères parfaitement perceptibles par la pulpe du doigt.

Les élèves de l'Institut royal s'enthousiasment très vite pour le système de Braille au contraire de certains de leurs professeurs qui craignent qu'en les dotant d'un alphabet spécifique les aveugles soient davantage encore exclus de la société. Il faut donc plus de 20 ans pour que l'écriture braille soit officiellement admise comme instrument d'éducation pour les aveugles français.

Petit à petit, le système braille, grâce à sa supériorité manifeste, se répand à travers le monde, en Europe d'abord, en raison de la similitude des alphabets, puis dans le monde entier. De nos jours, grâce essentiellement aux efforts de l'UNESCO, on peut affirmer que l'écriture braille est universelle. Il est intéressant de relever que le premier ouvrage jamais imprimé en braille hors de France l'a été à Lausanne, en 1859, à 100 mètres environ de l'endroit d'où j'écris ces lignes. Il s'agissait de l'Évangile selon Saint Jean.

Pouvant accéder à l'éducation, les aveugles s'intègrent peu à peu dans le monde du travail. Depuis quelques années, cependant, en raison de l'évolution technologique galopante, cette intégration est sérieusement remise en question. L'avènement de l'informatique ouvre pourtant des perspectives prometteuses parce que, grâce en particulier à l'écriture braille, les aveugles peuvent connaître le contenu de l'écran de l'ordinateur. Ce contenu peut certes aussi être lu par une synthèse vocale. Même si l'enregistrement sonore contribue également à l'information des aveugles, l'écriture braille reste la porte grande ouverte sur la connaissance et on doit à Louis Braille cette ouverture sur la vie.

Créativité et médecine

«*Ponere (ajouter) o levare (enlever)*» aurait dit Michel Ange du peintre (*ponere*) ou du sculpteur (*levare*): la statue est dans la pierre, l'art du sculpteur est de soustraire à la pierre tout ce qui n'est pas la statue.

Dans le cas du médecin, il est bien clair que sa créativité ne peut se manifester que par son ajout personnel, professionnel dans la relation malade-médecin. Le malade vient demander de l'aide à son médecin, mais quelle aide? Je ne vois qu'un seul des actes du médecin qui appartienne à la fois à la notion de créativité et à celle de l'aide, c'est le diagnostic: à partir de ce que lui raconte le malade et de ce qu'il constate par son(ses) examen(s), le médecin fait une synthèse, le diagnostic, qui lui permet alors d'appliquer à son malade les différents traitements recommandés pour la maladie diagnostiquée.

Je ne puis m'empêcher de penser que poser un diagnostic est une activité médicale qui exige du médecin qu'il soit, en quelque sorte, un artiste et un créateur, doté d'empathie qui plus est...

Henri Jaccottet

Roger Cosandey

Les êtres humains ont créé des choses uniques

Le thème de la créativité recouvre quasiment toutes les activités de l'homme, celles des multiples domaines artistiques, celles de la recherche scientifique; ce thème englobe également le vaste champ de la vie sociale des peuples de la terre. L'émergence de la conscience semble être à l'origine de toutes les capacités créatrices, concept qui est mis en lumière par de nombreux philosophes et en particulier Hubert Reeves qui s'est récemment adressé à un grand public à Genève. L'émergence de la conscience nous permet de nous questionner sans cesse sur le présent et de développer une autre vision du futur. Après avoir raconté l'incroyable histoire de notre univers et l'apparition de l'homme sur la terre il y a des millions d'années, Hubert Reeves, éminent astrophysicien, a exprimé sa crainte de la disparition définitive de l'homo sapiens.

Pourquoi cet événement serait-il catastrophique, s'est ensuite demandé l'auteur du *«Mal de Terre»*. C'est que les êtres humains ont créé des choses uniques, irremplaçables:

la culture, les arts, des découvertes et exploits scientifiques souvent extraordinaires, enfin la prise de conscience de la valeur de la vie, de la compassion. Hubert Reeves a insisté sur le fait que notre cerveau s'est développé très progressivement au cours des millénaires et est capable d'éprouver le sentiment qui rend sensible à la souffrance d'autrui.

Avons-nous assez d'imagination créatrice pour relever l'énorme défi que représente cette 6e extinction, celle de l'homme lui-même et dont nous serions responsables? Il faut préciser qu'au cours des périodes géologiques, il y a eu plusieurs catastrophes naturelles majeures qui ont mis en question la survie même des formes animales. On appelle ces désastres les extinctions qui nous ont précédés, au nombre de cinq. Depuis des siècles les hommes ont tenté d'apporter plus de justice, une répartition des biens de consommation plus égalitaire, de créer des projets pour un meilleur «vivre ensemble». Jusqu'à présent, les tentatives de changer le monde ont

échoué – révolutions successives, génocides, plusieurs catastrophes écologiques, etc. – Et, depuis quelques années, le néolibéralisme est le nouveau credo économique-financier; le nouveau paradigme proposé au sujet humain est la valeur du marché. Jean Romain, écrivain et philosophe, a écrit que *«la généralisation de la marchandise est le seul universel qui ait une puissance planétaire et il structure les choses bien au-dessus de la politique ou de la morale usuelle»*. Et le philosophe craint *«que notre néomodernité ne trouve pas en elle le fort principe d'opposition dont le monde aurait tant besoin pour être sauvé»*.

Pourtant, sans faire l'éloge de la création ou de valeurs spirituelles salvatrices et immuables, j'entrevois des possibilités de vivre autrement dans la plupart des sphères d'activité. J'aborderai divers domaines concrets comme celui de l'éducation ou encore celui de l'agro-alimentaire dans une prochaine édition.

Curt Walther

Un arbre... de l'espoir ?

Lors d'un voyage humanitaire au Burkina Faso en été 2004, j'ai découvert, dans un centre pour les enfants de la rue à Ouagadougou, une idée absolument exceptionnelle.

Au début de chaque vacance d'été, les enfants peuvent rentrer chez eux, passer les vacances en famille, pour ceux qui en ont encore une. Mais avant de quitter le centre, tous les enfants reçoivent un plant d'arbre qu'ils emportent avec eux. Cet arbre est en principe un manguier et surtout un message d'espoir.

L'enfant, sous les yeux de sa famille, de ses professeurs et de Madame Traoré, la directrice du centre et initiatrice de cette idée, plante son arbre. L'enfant doit s'en occuper, l'arroser et le soigner.

A la fin des vacances, Madame Traoré et ses collègues rendent visite à la famille de l'enfant et vont voir si l'arbre a bien été soigné. Si l'enfant s'en est bien occupé, il reçoit, dans un premier temps, l'arbre qui lui servira plus tard. Car quand il

sera assez grand et qu'il portera ses premiers fruits, l'enfant pourra les vendre et ramener de l'argent à sa famille, tout en continuant ses études. Dans un deuxième temps, l'enfant recevra toutes ses fournitures scolaires gratuitement pendant une année. Ces fournitures s'élèvent actuellement à près de 1000 CFA, ce qui correspond chez nous à environ 2 francs.

Mais n'oublions pas que ces familles sont extrêmement pauvres et qu'el-

les n'ont pas les moyens de payer ces fournitures. Les enfants uniques n'existant presque pas en Afrique, les familles ne peuvent pas subvenir aux besoins de chacun.

Chez nous, l'école est obligatoire, mais dans beaucoup de pays, un nombre incalculable d'enfants ne sont pas scolarisés et doivent travailler pour apporter de l'argent à leur famille. C'est extrêmement émouvant de percevoir la joie s'inscrire sur le visage de ces bambins quand ils peuvent aller à l'école et apprendre.

La créativité de ces gens m'impressionnera toujours! Alors qu'ici, ne dit-on pas que le Burkina Faso n'est qu'un pays en voie de développement?

Anna Samba

Les créateurs du monde de demain

Le thème de l'école est un sujet à la mode. Les uns rêvent d'une école qui ressemblerait à celle qu'ils ont connue et qui rassure. Les autres prônent des méthodes nouvelles adaptées à notre société, à nos enfants, au progrès.

Je n'entrerai pas dans ce débat. Je ne veux pas parler de l'école mais des enfants, des petits hommes qui feront le monde de demain. Ces nouveaux habitants de la Terre pour qui le chemin, quel qu'il soit, passera inévitablement par l'école. Je veux leur faire confiance, je veux croire qu'ils changeront le monde.

Je refuse d'acquiescer à une école, quelle qu'elle soit, qui aurait l'arrogance de vouloir «fabriquer» des jeunes adultes à sa convenance. Je refuse de collaborer au formatage des ribambelles de travailleurs pour «nos» entreprises, héritage empoisonné que nous continuons de

brandir comme seul but à atteindre.

Je veux être à l'écoute de ces enfants qui ont soif de connaissances et de découvertes. Je veux faire de ma classe un lieu de rencontre: rencontre avec soi-même, où découvrir sa force, sa puissance créatrice; rencontre avec l'autre qui me ressemble et qui est singulier; et rencontre avec le monde qui change tous les jours et dont nous sommes responsables.

Un laboratoire où modeler, tailler, pétrir, peindre, tisser, chanter, lire, écrire, compter, parler, écouter, coopérer sont des moyens indispensables pour travailler à devenir des êtres humains conscients de leur pouvoir singulier au profit d'une collectivité.

Je veux croire en ce petit bout d'homme qui a débarqué un jour de fin d'été, apeuré, crispé, tendu,

baragouinant un langage incompréhensible et qui s'est littéralement déployé au fil des mois en travaillant d'une manière acharnée en suivant son propre chemin et qui m'a dit un jour en brandissant son bonhomme de papier: «*Je suis fier de moi!*». J'étais fier aussi de lui avoir fait confiance et je veux persévérer en sachant attendre, comme dirait Prévert dans son poème *Pour faire le portrait d'un oiseau*:

*(...) Attendre que l'oiseau entre dans la cage
et quand il est entré
fermer doucement la porte avec le pinceau
puis
effacer un à un tous les barreaux
en ayant soin de ne toucher à aucune des plumes de l'oiseau (...)*

Dominique Fellay

«La créativité est la liberté de faire subir, dans un certain domaine d'activité et sans aucune préparation initiale, une transformation à un produit ou à une chose grâce à la connaissance et la maîtrise obtenue par l'apprentissage de tous les jours.»

Michel Stangl, Dombresson/NE

La créativité en gastronomie

Le jardinier est maître des couleurs

Un vieux proverbe chinois dit: pour devenir philosophe, il faut cultiver son jardin. Quoi de plus vrai? Un jardinier est avant tout un véritable créateur d'espaces et de pensées. Dès le printemps, il imagine son petit coin de paradis qu'est son jardin. Il visualise dans sa tête ses plates-bandes fleuries aux senteurs suaves et sucrées. Côté potager et verger, il se délecte déjà des fruits à venir, mûrs à souhait, il salive par avance en pensant à de belles salades colorées. Pour être jardinier, il faut savoir se projeter dans l'avenir.

Mais pour pouvoir récolter, il faut tout d'abord travailler la terre, l'enrichir, l'ameublir. Le jardinier doit être de nature optimiste. Ce dur labeur effectué, il divise à présent sa

terre en carreaux en prenant soin de prévoir entre eux des petits sentiers pour y poser ses pieds. Pour être jardinier il faut savoir être prévoyant. Au potager, avant de semer, planter, repiquer ses légumes, il tiendra compte des animosités qu'ont les plantes entre elles. Il évitera par exemple de semer des concombres près des tomates ou des pommes de terre car celles-ci rendent les cucurbitacées stériles. Les plantes sont comme les humains, elles se jalouent, certaines d'entre elles secrètent des substances nocives qui peuvent nuire à la croissance de leurs voisines. Le jardinier est un être conciliant, il est soucieux du bien-être de ses plantes.

C'est du côté des rocailles, plates-

bandes et autres massifs que le jardinier est le plus créatif, il se métamorphose en artiste peintre doublé d'un magicien. Il faut le voir semer ses graines par petites touches de bleu, de rose, de mauve, de jaune ici et là, en respectant les différentes hauteurs des plantes, les temps de floraison, mêlant harmonieusement les feuillages caducs, plantes annuelles et autres vivaces. Inlassablement, il plante, repique, bouture, marcotte et rempote bulbes et semis. Dans son jardin d'Eden, le jardinier est maître des couleurs et ne s'en prive pas. Chaque année, du printemps à l'automne il s'offre le plus beau des tableaux dont il est l'auteur.

Emilie Salamin-Amar

Somme toute - Journal du soir

De Louis-Albert Zbinden, Presses du Belvédère, avril 2006



L'auteur le précise d'emblée: si son ouvrage est sous-titré *Journal du soir*, c'est parce que les matins de sa vie lui sont désormais comptés. Mais l'âge n'a altéré ni la fougue de l'écrivain, ni l'élégance de son style, ni la vigueur qu'il met dans la condamnation des lâchetés du monde, ni la tendresse avec laquelle il décrit ses rencontres avec quelques grandes figures contemporaines.

Louis-Albert Zbinden écrit pour comprendre le monde. A travers ses jugements sur les individus et la société se profilent les éléments d'une morale personnelle où l'imprécation pour les outrages infligés à l'homme alterne avec l'éloge du bien et du beau. A cheval entre ses origines jurassiennes et sa résidence parisienne, il revisite ses souvenirs, énumère ses craintes, crie ses joies et ses espérances. En 280 pages denses, il offre un kaléidoscope d'images et de sentiments, il fait partager à ses lecteurs son immense culture et son idéal de paix, il montre du doigt les menaces qui pèsent sur l'humanité.

Sa détestation du sectarisme est aussi forte que l'amour qu'il porte à la nature et l'estime qu'il accorde à cer-

tains hommes remarquables (Kazantzakis, Paul Ricœur, Jean Ziegler).

Citons un passage particulièrement incisif: «*Le protestantisme américain me fait honte. Les sociologues ont beau le décrire comme un phénomène de société, il accable la Réforme et blesse les consciences. Embrigadé par l'administration Bush, il cautionne l'atteinte aux droits de l'homme. (...) Le danger de l'angélisme est d'investir l'espace public, et d'y déposer le limon du sectarisme et d'un libéralisme ennemi de l'égalité démocratique*».

Virtuose des mots, Louis-Albert Zbinden souligne cependant qu'il faut se méfier d'eux: «*Les mots ne sont rien. L'important est l'usage qu'on en fait. Les mots sont dangereux. Ils nous orientent ou nous trahissent. Faits pour exprimer la pensée, ils la trahissent aussi*». Mais lui ne trahit rien, fidèle à ses convictions et à ses valeurs. Son livre est à la fois un hommage au bon sens et à la générosité et une critique sans concession des médiocres et des méchants. Il permet de raffermir notre foi en un avenir plus serein que le monde d'aujourd'hui.

Rémy Cosandey

Le Dialogue

De François Cheng, Editions Desclée de Brouwer, mai 2004

Un Chinois arrivé à l'âge de 19 ans à Paris et, comme on le dit au Québec, tombé en amour de la langue française, qui, 50 ans plus tard, est reçu membre de l'Académie française, ce n'est pas banal! Goûter avec lui la saveur de cette langue qu'il découvre, des sons qui le font rêver, des poètes dont il se sent proche, c'est un régal. Comme les peintres de son pays, ses courts poèmes, inspirés de la musique des mots, parleront de la nature: arbre – rocher – source – nuages.

Réflexions d'Henri Jaccottet

Croyez-en le vieux médecin que je suis: les nouvelles sont aussi claires que graves: la médecine suisse est en passe de perdre la guerre que lui ont déclarée depuis des décennies les assureurs et les administrations. L'attaque actuelle pourrait bien sonner l'hallali si les vainqueurs pouvaient imposer aux malades une médecine à leur idée – avant tout économique – dans laquelle les médecins ne seraient plus que des exécutants serviles.

Le malade pourrait alors dire adieu à sa liberté de pouvoir choisir son médecin car l'assurance choisirait pour lui, détentrice qu'elle serait devenue de la perfide «liberté de contracter» (c'est-à-dire de passer contrat) avec les médecins qui lui plairaient, eux seuls et point d'autres!

Qu'on ne puisse plus dire de nous: «Ils ont laissé faire!», c'est mon souhait.

En quelques lignes, il trace pour nous le chemin des anciennes traditions chinoises: les rivalités des Cent Ecoles au 5e siècle avant J.-C., puis la naissance du taoïsme au Sud et du confucianisme au Nord, ce dernier devenu doctrine de l'Etat, et du même coup sclérosé et rétréci. Inursions et occupations étrangères n'enrichirent pas les deux cultures fondamentales, seuls des moines chinois revenu des Indes au 4e siècle de notre ère renouvelèrent la pensée chinoise grâce à l'influence de ces sages devenus bouddhistes. Quant au dialogue avec l'Occident, c'est après les événements violents qui marquèrent le premier quart du 20e siècle que, dans les années 20, les étudiants chinois purent enfin découvrir des traductions de la littérature occidentale.

Ainsi, pour lui, les sociétés doivent s'ouvrir à d'autres cultures si elles veulent demeurer vivantes. «*Sous peine de mourir, toute grande culture cherche d'instinct à se régénérer, à se métamorphoser. Personne ne risque de perdre son âme... L'âme, ce principe d'anima, est par définition sa capacité à lier et à se relier. D'expérience je sais: on ne peut connaître sa propre meilleure part que grâce à la connaissance de la meilleure part de l'autre...*».

Ce fut pour lui un défi insensé de s'investir totalement dans notre langue, mais il le gagna de haute lutte. Et de citer Paul Valéry: «*Saint langage, honneur des hommes*». Un magnifique témoignage sur la langue, cette spécificité humaine qui, tel l'outil des maîtres du feu, nous forge et nous construit.

Susanne Gerber



Une prison où l'on apprend

Au pénitencier de Bostadel, à Zoug, chaque semaine des cours sont donnés à de jeunes hommes de 20 à 30 ans qui ont choisi librement d'y assister. «*Quand nous enfermons les gens, il nous faut prendre garde à ce qu'ils s'en sortent le mieux possible, qu'ils puissent garder leur dignité. Et ça augmente peut-être leurs chances de se réintégrer dans la société après leur libération*» dit l'enseignant. En plus des cours d'allemand, de calcul et de citoyenneté, on intègre le développement personnel: les détenus apprennent à évaluer de manière réaliste leurs compétences, leurs limites et leurs chances. D'après la revue *SOLIDARITES*, Février 2006, de l'OSEO

Droits des migrants

Premiers Etats généraux pour repenser la politique de la migration et de l'asile: le «Réseau suisse pour la défense des droits des migrants et des réfugiés» est né le 18 novembre dernier. En résistance à la votation du 16 décembre des Chambres fédérales sur la révision de la loi sur l'asile, quelque 200 personnes émanant d'une quarantaine d'organisations (ONG, syndicats, églises, partis) se sont réunies. Migrants sans

papiers et requérants d'asile étaient là aussi, belle occasion de s'unir pour la première fois, malgré les clivages linguistiques et le cantonalisme. Seul le Tessin n'était pas représenté. A peine né, ce réseau se tourne vers une collaboration plus large en se rapprochant du milieu associatif européen. L'organisation de nouveaux Etats généraux a été évoquée.

Transmis par le Cercle d'amis de Cornelius Koch

Technologies appropriées

Au Burkina Faso, la formation des entrepreneurs en séchage se poursuit sous forme de sessions annuelles; la dernière s'est tenue à Ouagadougou dans l'atelier du Centre Ecologique Albert Schweizer (CEAS). Durant trois semaines, 16 personnes venues de sept pays d'Afrique, dont plusieurs femmes, ont appris les connaissances de base théoriques et pratiques sur les techniques de séchage de fruits et légumes, valorisant ainsi les fruits et légumes locaux.

Nouvelle Planète

Bravo à notre imprimeur

Jean-Claude Piguet, imprimeur de

l'Essor, vient de reprendre les éditions Mon Village. Tout en le félicitant, nous nous réjouissons du renouveau qu'il apportera ainsi au monde de l'édition en Suisse romande.

Une éthique planétaire

Hans Küng et Denis Müller, des universités de Tübingen et de Lausanne, viennent d'animer un débat sur l'éthique planétaire. Ils décrivent quatre valeurs principales sur lesquelles toutes les cultures peuvent se montrer d'accord. Ils citent notamment le respect de la vie, de la justice, de la vérité. Quel plaisir et quel encouragement de constater que ces deux éminents théologiens défendent exactement les mêmes valeurs que celles énumérées dans la charte de *l'Essor*. / RCY

N'hésitez pas à envoyer vos bonnes nouvelles à Yvette Humbert Fink, 26, rue de la Paix, 1400 Yverdon-les-Bains, tél./faxe 024 425 35 15. Merci!

Créativité et expression artistique

Après avoir évoqué la créativité au sens large en développant plusieurs de ses facettes (forum du numéro 3), nous voulons resserrer le propos et voir comment elle est à l'œuvre dans l'expression artistique.

Notre époque nous la propose en kit – en nous faisant croire qu'elle est à la portée de tous nos clics de souris, qu'il nous suffit d'appliquer des recettes et de savoir lire des modes d'emploi –, ou comme le déploiement d'une quête individuelle qui fait état de ses errances.

Entre l'illusion de la créativité de supermarché et l'étalage indivi-

dualiste, voire élitiste, l'expression artistique continue de prétendre à une certaine universalité et les artistes se veulent toujours les chantres de la condition humaine: ces langages-là ont-ils quelque éclairage à nous offrir sur le monde et peuvent-ils nous aider à mieux l'habiter? C'est en donnant la parole à des artistes que nous voulons répondre à cette question.

Vous pouvez adresser vos contributions jusqu'au 21 juillet à Agnès Zawodnik Boudet, 1941 Vollèges, (zawoboud@bluewin.ch).

L'essor

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Équipe de rédaction
Mousse Boulanger, Jeanlouis Cornuz, Rémy Cosandey, Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber, Henri Jaccottet, Pierre Lehmann, Delia Mamon, Emilie Salamin-Amar, Edith Samba, Agnès Zawodnik.

Administration et retours
l'Essor – Abonnements
Rue Ph.-H.-Mathey 4
2300 La Chaux-de-Fonds

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53 - 2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; cosandeyremy@hispeed.ch

Abonnement annuel : Fr. 36.– (20 euros)
CCP-12-2620-0 Genève

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L'essor - ISSN 1023-5663

déla i p o u r l e p r o c h a i n n u m é r o : 2 1 j u i l l e t 2 0 0 6
p r o c h a i n f o r u m : C r é a t i v i t é e t e x p r e s s i o n a r t i s t i q u e